

SOMME ANTITOTALITAIRE

Par Alexis Brocas

Les éditions Gallimard publient une sélection d'œuvres de **George Orwell** en Pléiade. L'occasion de découvrir ses grands reportages et romans oubliés, qui nourrissent *La Ferme des animaux* et ses cochons tyranniques, ainsi que le monde grisâtre de *Mil neuf cent quatre-vingt-quatre*.



George Orwell en 1940.

Contrairement à son modèle génocidaire et moustachu, Napoléon, le cochon stalinien de *La Ferme des animaux* n'avait pas prévu de programme spatial. Le voilà tout de même parmi les étoiles en compagnie du pauvre Winston Smith et des télécrans de *Mil neuf cent quatre-vingt-quatre* – intitulé en toutes lettres, comme le voulait Orwell – et d'une foule de personnages réels ou inventés issus d'autres textes moins connus. Le geste n'est pas anodin : en publiant Orwell en Pléiade, les éditions Gallimard rappellent

la valeur littéraire d'un auteur dont on fait, aujourd'hui, un usage essentiellement politique. Quand on compare les technologies de surveillance déployées dans *Mil neuf cent quatre-vingt-quatre* à la prison de transparence que seraient en train de fabriquer nos grandes entreprises de haute technologie. Quand on relie le triste phénomène des *fake news* aux falsifications du passé mises en scène dans ce même roman. Quand on s'interroge, enfin, sur le curieux destin de ce livre, écrit pour dénoncer les dictatures d'autrefois et éclairer leurs fondamentaux, et devenu la matrice de toutes les dystopies mises en scène par la science-fiction écrite ou filmée, du *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury au film *Brazil* de Terry Gilliam jusqu'à leurs avatars actuels qui peuplent la littérature jeunesse.

«TOUTE LITTÉRATURE EST POLITIQUE»

Dès l'introduction, Philippe Jaworski, maître d'œuvre de cette édition, rappelle les fondamentaux de la littérature orwellienne. Oui, pour Orwell, « *Toute littérature est politique, et toute politique est mensonge et propagande* ». Oui, la « *décence commune* » – cette idée qu'il existe, en tout homme, un « *instinct moral et social intangible* » qui seul pourrait faire pièce à la tyrannie – est une idée centrale chez Orwell, et traduit son optimisme – qui le différencie de Swift, son maître avec Dickens. Oui, Orwell est un génie bien anglais en ce sens qu'il se fonde sur l'expérience plus que sur la pensée abstraite. Certaines affirmations pourront être discutées : « *On peut renoncer une fois pour toutes à définir Mil neuf cent quatre-vingt-quatre comme un ouvrage de science-fiction ou d'anticipation, et à le réduire à une utopie (ou plutôt à une dystopie), sauf à considérer qu'Orwell a écrit là une utopie pour en finir avec toutes les utopies [...]. Le roman est à coup sûr une satire de la pensée utopique.* » Exact, mais pourquoi lui refuser

le label « science-fiction »? Certes, les technologies fictives inventées par Orwell ne sont pas spectaculaires et le monde du roman ressemble assez à l'Angleterre des années 1950, mais il n'empêche : la lecture de *Mil neuf cent quatre-vingt-quatre*, ici retraduit par Jaworski, suscite en l'esprit du lecteur d'aujourd'hui de puissantes visions d'avenir – de fonctionnaires portant l'uniforme du parti, déambulant dans les couloirs d'un bâtiment infini traversé de tuyaux menant à des chaudières où brûlent les « *vérités* » périmées et d'où s'écoulent les informations à réécrire...

Cette imagerie mentale se retrouve d'ailleurs dans la belle et très fidèle adaptation en bande dessinée du Brésilien Fido Nesti [*lire extraits page 74*] : elle représente en effet un futur, mais tel qu'on pouvait l'envisager dans les années 1950. Satire anti-utopique, ouvrage pionnier de science-fiction, roman poignant sur l'écrasement d'un individu amoureux dans un monde qui hait l'individualité et l'amour, le roman paraît tout cela – et sans doute l'ouvrage révélera-t-il encore d'autres dimensions dans l'avenir. De même, *La Ferme des animaux*, écrit deux ans plus tôt, et avec lequel *Mil neuf cent quatre-vingt-quatre* forme un sidérant diptyque, n'est pas qu'une fable anticommuniste : comme l'écrit joliment Jaworski dans sa notice, cette fable politique peut être relue comme une parabole sur la part noire commune à chacun, ce qui « *en nous peut vouloir prendre l'apparence du Maître animal de la ferme. Exit Staline, entre l'homme* ». Une part noire que l'on peut interpréter comme l'antithèse de la « *décence commune* », et que 1984 éclaire aussi à sa façon – notamment à travers la jouissance avec laquelle O'Brien, faux résistant et vrai tortionnaire, impose à Winston l'idée que « *deux et deux font cinq* » si le parti en décide ainsi.

La volonté d'éclaircir la nature morale de l'homme semble avoir aussi guidé la vie d'Eric Blair. Né dans les Indes britanniques (son père était un petit fonctionnaire), passé par la prestigieuse université d'Eton (où il

reçut l'enseignement d'Aldous Huxley), Eric Blair fut un temps commissaire adjoint de la police coloniale en Birmanie – et ce qu'il vit alors heurta assez sa « décence commune » pour qu'il en fasse le sujet de son premier roman, *En Birmanie*, paru en 1936 et contenu dans ce Pléiade. On y assiste à l'ascension d'un magistrat local machiavélique et corrompu, U Po Kyin, qui rêve de devenir le premier membre asiatique du Club des Européens, et s'affronte à son antithèse, un médecin indien honnêtement convaincu des bienfaits de la colonisation. Le roman est réussi mais, comme l'observe justement la notice, ses personnages sont des « types » dickensiens. Hercule, l'infatigable cheval de *La Ferme des animaux*, qui « redouble d'effort » jusqu'à en mourir, apparaît beaucoup plus humain qu'eux...

DES BAS-FONDS DE PARIS À LA GUERRE D'ESPAGNE

Avant de s'en aller désespérer en Birmanie, Orwell a fait l'expérience de la pauvreté, en France et en Angleterre. Il en a tiré *Dans la dèche à Paris et à Londres*, essai qui peut se lire comme un reportage au long cours, et texte inaugural de ce Pléiade. Et c'est une perle ! En 200 pages très denses, Orwell relate d'abord son séjour au bien nommé « Hôtel des trois moineaux » rue du Coq-d'Or, dans le Paris de 1927-1928, où il découvre les effets de la faim (« C'est comme si on vous avait changé en méduse »), les mœurs des monts-de-piété, et se fait un ami : Boris, énorme émigré russe boiteux, benoîtement antisémite, désespérément misérable, et cependant jamais à court d'espoir. Grâce à Boris, Orwell devient plongeur à « l'hôtel X », l'un des dix plus grands établissements parisiens, qui cache dans ses caves labyrinthiques, crasseuses et surchauffées, tout un peuple de serveurs, cuisiniers et cafetiers (les responsables du petit déjeuner). Orwell y découvre, ébahi, le contraste entre le luxe que l'hôtel exhibe aux clients, et ses coulisses répugnantes, où les plats sont posés à même le sol – et quel sol ! « Nous circulations sur un mélange glissant d'eau savonneuse, de feuilles de laitue, de bouts de papiers piétinés et d'aliments déchirés. » Mais il ne se limite pas à constater : il théorise et détaille les mœurs de chaque corporation. S'interroge sur l'utilité de cet esclavage moderne et de ce luxe qui n'est qu'apparence. Puis il file en Angleterre où il recommence avec les vagabonds – assez longtemps pour pouvoir établir une typologie des asiles de nuit... Autre trésor contenu dans ce volume : l'*Hommage à*



Orwell (le plus grand au centre) à Huesca, Espagne 1937.

la Catalogne, où Orwell raconte sa drôle de guerre d'Espagne, en 1937. Drôle de guerre car, après un séjour dans la Barcelone libérée qui l'enthousiasme, il se retrouve,

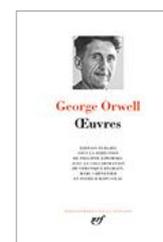
LA SAGESSE D'ORWELL PROCÈDE DIRECTEMENT D'UNE VIE D'EXPÉRIENCES PARFOIS EXTRÊMES

avec une milice du POUM, sur un front immobile en altitude, où les positions républicaine et franquiste se font face à distance, sans pouvoir s'atteindre faute d'artillerie. Résultat : « Nous nous battons contre la pneumonie, pas contre des hommes. » Plus souvent, on se crie des slogans et des appels à la désertion. « L'arme n'est pas le fusil mais le mégaphone. » Orwell détaille les réalités de la guerre : le froid, les munitions espagnoles foireuses qui enrayent les armes de récupération des républicains, les obus qui n'éclatent pas toujours, la camaraderie et la bonne volonté des Espagnols, les tirs qui ne font jamais mouche et les balles perdues qui touchent parfois... Le pire, il le verra quand il retournera à Barcelone,

et assistera à l'anéantissement du POUM, accusé d'œuvrer pour les fascistes, par le Parti communiste, avant de se retrouver traqué. « *Le pire, quand on est recherché par la police dans une ville comme Barcelone, c'est que tout ouvre très tard.* »

Jaworski a raison d'écrire que, sans les chefs-d'œuvre de ses dernières années, *La Ferme des animaux* et *Mil neuf cent quarante-quatre*, on se souviendrait d'Orwell comme d'un « essayiste de talent ». « *La fortune de l'œuvre s'est construite par une réévaluation de l'ensemble à l'aune de son épilogue* » : en effet. Et il est passionnant de découvrir, dans les textes précités – mais aussi dans son reportage sur les ouvriers de Wigan, inclus dans ce volume –, le substrat de réalité sur lequel se fonderont le monde futuriste de Big Brother et celui, fabuleux, de *La Ferme*. La sagesse d'Orwell ne vient pas de réflexion hors-sol : elle procède directement d'une vie d'expériences parfois extrêmes. C'est ce qui la rend si pertinente.

A.B.



★★★★★

ŒUVRES,
GEORGE ORWELL,
PHILIPPE JAWORSKI
(DIR),
1 664 P., GALLIMARD/
LA PLÉIADE, 72 €

À noter aussi la parution de la biographie *Orwell, à sa guise. La vie et l'œuvre d'un esprit libre* de George Woodcock (Lux), et la réédition d'une autre biographie, signée Bernard Crick, simplement intitulée *George Orwell* (Flammarion).